

Ève Cornet

Se fendre d'un savoir *

Avec le temps j'ai appris que je pouvais en dire un peu plus. Et puis, je me suis aperçu que ce qui constituait mon cheminement était de l'ordre du *je n'en veux rien savoir*. C'est sans doute ce qui, avec le temps, fait qu'*encore* je suis là, et que vous aussi vous êtes là. Je m'en étonne toujours... *encore*.

Ce qui, depuis quelque temps, me favorise, c'est qu'il y a aussi chez vous, dans la grande masse de ceux qui sont là, un *je n'en veux rien savoir*. Seulement tout est là, est-ce bien le même ?

Votre *je n'en veux rien savoir* d'un certain savoir qui vous est transmis par bribes, est-ce de cela qu'il s'agit chez moi ? Je ne crois pas, et c'est bien de me supposer partir d'ailleurs que vous dans ce *je n'en veux rien savoir* que vous vous trouvez liés à moi. De sorte que, s'il est vrai qu'à votre égard je ne puis être ici qu'en position d'analysant de mon *je n'en veux rien savoir*, d'ici que vous atteigniez le même il y aura une paye.

C'est bien ce qui fait que c'est seulement quand le vôtre vous apparaît suffisant que vous pouvez, si vous êtes de mes analysants, vous détacher normalement de votre analyse. J'en conclus qu'il n'y a, contrairement à ce qui s'émet, nulle impasse de ma position d'analyste avec ce que je fais ici ¹.

Je vous propose, pour introduire les rencontres « Savoir se Fendre » d'Avignon, un commentaire de cette citation.

Lacan commence ainsi son séminaire, en 1972, devant les élèves médusés qui s'y pressent ². Nous sommes dans le souffle de 1968, les étudiants dénoncent le discours du Maître, se révoltent contre le savoir « à la papa ». Ils ont une soif de renouveaux et paraissent animés d'un vif « je veux savoir », ce qui *favorise* l'accès aux enseignements de Lacan, cependant

*  Texte tiré de l'introduction des rencontres \$F (Savoir se Fendre) dont le thème est : « Qu'est-ce qu'une pratique clinique orientée par la psychanalyse ? » (Pôle 2, Provence - Corse) présentée le 15 novembre 2025 à Avignon. La prochaine séquence des rencontres \$F aura lieu le 14 mars 2026.

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Points, 1975, p. 9.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 11.

ils semblent également à la pêche au plus-de-jouir ³ sans entrave, alors que justement l'entrave à la jouissance, ça peut aider dans la quête de vérité. En cela, ils ne se désengluent pas du discours universitaire, c'est-à-dire que, bien que voulant renverser l'ordre établi, leurs revendications cherchent à combler le vide existentiel en vain, et finalement les laissent en attente de nouvelles références par de nouveaux maîtres pour « remplir tout ce que laisse de béant qu'il ne puisse y avoir de rapport sexuel ⁴ ». Coïncés entre savoir universitaire et contestations, entre remplissage ou dégomme, ils ignorent passionnément le savoir inconscient. C'est leur *je n'en veux rien savoir* à eux, différent de celui de Lacan, si difficile à atteindre qu'il leur faudra « une paye » – de temps et de leur personne, comme en analyse finalement – pour y arriver. Alors les étudiants accumulent les livres lus, les cours et séminaires écoutés, sans être satisfaits, ils n'y comprennent rien et quand ils comprennent, ils ont tort ⁵. Malgré tous les signifiants à disposition, les mots sont insuffisants et trompeurs ; nous ne pouvons pas tout dire et le malentendu constant lié à l'équivoque du langage empêche que la rencontre se fasse, que le vide se comble.

Du savoir qui évide, le sujet, de structure, ne veut vraiment rien savoir : il ne veut rien savoir de la castration, du fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel et que l'Autre de l'Autre n'existe pas.

Voilà donc trois « je n'en veux rien savoir » dans cette citation : celui de structure, celui contestataire (défense contre le premier) et celui qui permet d'entrevoir ce dont il s'agit dans le cheminement de Lacan *de l'ordre* d'un je n'en veux rien savoir. L'objet de ce savoir est insaisissable, on l'approche par la négation, c'est le paradoxe fondamental qui fait consister un savoir par sa négation. Lacan fait le tour du vide plutôt que de le remplir, passe par le vase, la fente et la dissymétrie, par ce qui colle et surtout par ce qui ne colle pas pour l'attraper.

3. [↑] *Ibid.*, « Pour donner son plein accent à ce que cette présence signifie, je l'épinglerai du plus-de-jouir pressé. »

4. [↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 29 : « La connerie, c'est ce dans quoi on entre quand on pose les questions à un certain niveau qui est précisément déterminé par le langage, à savoir quand on approche de sa fonction essentielle, qui est de remplir tout ce que laisse de béant qu'il ne puisse y avoir de rapport sexuel, ce qui veut dire qu'aucun écrit en tant que produit du langage ne peut en rendre compte de façon satisfaisante. »

5. [↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 59-60 : « Si vous comprenez, tant mieux, gardez-le pour vous, l'important n'est pas de comprendre, c'est d'atteindre le vrai. Mais si vous l'atteignez par hasard, même si vous comprenez, vous ne comprenez pas. Naturellement, je comprends – ce qui prouve que nous avons tous un petit quelque chose de commun avec les délirants. J'ai en moi comme vous tous, ce qu'il y a de délirant dans l'homme normal. [...] Vous comprenez, vous avez tort. »

Cette introduction à *Encore* fait écho à celle du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* de 1971, où il dit que, dans ses séminaires, il parle à partir du discours de l'analyste ⁶, non pas en tant que semblant d'objet *a* (la place de l'analyste) mais en place d'analysant (\$). Les étudiants, eux, par « la presse de leur présence », contraignent Lacan à produire un savoir. Ils sont mis en place d'objet *a*, « le savoir en moins ⁷ » et leurs « globules de plus de jouir ⁸ » en plus. Ils oscillent entre l'objet plus-de-jouir du discours universitaire dans lequel ils sont malgré eux empêtrés, et la place d'objet *a* du discours analytique qui interprète les dires du sujet divisé Lacan (ses dires qu'il présente comme le « work in progress » de son *je n'en veux rien savoir*). Parler en place d'analysant pousse ceux qui l'écoutent (ou le lisent) à tenter d'aller au-delà de ce que Lacan appelle la « gêne des semblances » (la dénonciation des semblants de l'Université : la prétendue neutralité, la sélection compétitive, etc.). Ainsi, Lacan et ses élèves poursuivent le travail de l'analyse qui permet au sujet de s'orienter dans ses identifications et sa jouissance, il n'y a donc pas d'impasse entre sa position d'analyste et son enseignement.

Au service du discours analytique, Lacan s'applique à ne pas répondre aux attentes de ses étudiants avides de nouveaux maîtres à penser. Au-delà de l'abord singulier que nécessite ce savoir, du fait de son objet lui aussi si singulier, Lacan essaye de déjouer par son style le piège de l'acquisition de connaissances prédigérées que l'on gobe et qu'on répète sans y mettre du sien. Et là, surprise : les élèves restent quand même. Sans doute parce qu'ils lui prêtent un savoir, mais ce faisant ils acceptent, pour un peu,

6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 10-11 : « Il l'est d'abord en ceci, que le discours dont je me trouve être l'instrument [...] ce discours, il se touche qu'il renouvelle la question de ce qu'il peut en être du discours en tant que discours du maître. »

7.  *Ibid.*, p. 12 : « Ce discours donc, qui se confine à n'agir que dans l'artefact, n'est en somme que le prolongement de la position de l'analyste en tant qu'elle se définit de mettre le poids de son plus-de-jouir à une certaine place. C'est néanmoins la position que je ne saurais soutenir ici, très précisément de n'être pas ici dans la position de l'analyste. Comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est plutôt vous qui y seriez, dans votre presse, à ceci près qu'il vous y manque le savoir. »

8.  *Ibid.*, p. 11 : « Que faut-il pour aller au-delà de cette gêne des semblances, et pour que quelque chose s'espère qui permette d'en sortir ? Rien d'autre ne le permet que de poser qu'un certain mode de rigueur dans l'avancement d'un discours clive, en position dominante dans ce discours, ce qu'il en est du triage de ces globules de plus-de-jouir au titre de quoi vous vous trouvez pris dans le discours universitaire. Ceci n'est pas nouveau, je l'ai déjà dit, mais personne n'y fait attention – ce qui constitue l'originalité de cet enseignement, et qui motive ce que vous lui apportez de votre presse, c'est précisément que quelqu'un, à partir du discours analytique, se mette à votre égard dans la position de l'analysant. »

d'être fendus plutôt que d'être comblés. Ainsi, ils réalisent peu à peu leur *je n'en veux rien savoir*. Sujet Supposé Savoir, ils dé-bouchent sur un Savoir Se Fendre. Comme l'analysant qui aimerait garder l'horizon d'un rapport sexuel possible plutôt que de se confronter au réel, qui préfère de beaucoup son symptôme au savoir de ce symptôme produit de la castration, mais qui retourne quand même chaque semaine chez son analyste et se fend, chaque fois un peu plus, de ce savoir particulier. L'élève et l'analysant reviennent désirants. Il y a finalement quelque chose d'intéressant et d'innovant qui se produit quand on ne pallie pas le non-rapport sexuel.

Voilà pour le commentaire de cette citation qui permet d'introduire ces rencontres sur le thème : qu'est-ce qu'une pratique clinique orientée par la psychanalyse ?

La première réponse d'évidence est qu'une pratique orientée par la psychanalyse se fonde sur l'inconscient, un savoir inconscient. Ce savoir, comme nous venons de le dire, est par définition insu, on préfère en général qu'il le reste. De l'inconscient le sujet ne veut rien savoir, il veut continuer de penser qu'il est seul maître à bord, que c'est lui qui décide de tout, sauf que le symptôme et sa répétition viennent lui rappeler, souvent durement, que ce n'est pas le cas. Le sujet n'en veut rien savoir d'autant moins que ce savoir, plutôt que de le satisfaire pleinement, le laisse au contraire sur sa fin, sa finitude.

Alors, comment saisir un savoir qui nous échappe et dont on ne veut rien savoir ?

Au cours d'une analyse, il apparaît au détour d'un lapsus, d'un mot d'esprit, d'oublis de mot, d'actes manqués, de rêves, bref, des trébuchements du sens et de la parole. Il émerge d'un renouvellement de la découverte d'une vérité, qui se dérobe sans cesse, d'une surprise pour le sujet qui, d'un seul coup, s'entend parler.

Pour s'orienter par la psychanalyse dans sa pratique professionnelle, le préalable est d'avoir accès à ce savoir par une analyse personnelle. Il est également nécessaire, pour entendre les patients en s'appuyant sur ce savoir, de le travailler hors analyse. Seulement voilà, ce savoir différent des autres, est-il possible d'y avoir accès en dehors de l'analyse, de l'apprendre, de l'étudier sans le dénaturer ? Il semble que Lacan, par son style énigmatique, trouve une manière de le transmettre sans pour autant le trahir. La forme, le style même de son enseignement, est un enseignement qu'il faut se coltiner pour en attraper un bout.

Lors de ces rencontres, nous proposons de mettre en commun notre « je n'en veux rien savoir ». Un peu comme dans un cartel où peut apparaître

un certain nouage collectif qui ne fait pas glu, c'est-à-dire qui ne produit pas une pensée unique ni magique, mais qui laisse la place au savoir insu de chacun et au questionnement singulier. Par exemple, lors d'une discussion de cartel, quelqu'un relève une phrase de l'autre, qui tout à coup prend sens pour lui, alors qu'elle reste obscure pour celui qui l'a prononcée. Je cite Brigitte Lémerer : « La transmission qui s'est produite est bien particulière : le "transmetteur" ne connaît pas, à strictement parler, le savoir qu'il énonce, et ce savoir ne se transmet qu'à ce qu'un désir trouve à s'y loger ⁹. »

Bien que plus compliqué à envisager dans des groupes plus grands, c'est le pari que nous faisons au travers de ces rencontres \$F. Dans ce cadre, quelqu'un partage ses pérégrinations à partir de la psychanalyse, autour d'un texte qu'il a lu, d'un fait social ou culturel, ou encore de ce qu'il peut rencontrer dans sa pratique. Cette intervention est une base pour que chacun dans la salle puisse exprimer son « je n'en veux rien savoir » afin d'approcher ce savoir inconscient qui fonde la psychanalyse.

9.  B. Lemérier, « La passe, entre héritage et invention : transmission de la psychanalyse et formation des analystes », *Essaim*, n° 11, Toulouse, Érès, 2003, p. 179-180.